

Le mannequin dans la vitrine

Claudine Potvin

Volume 30, numéro 1, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1045601ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1045601ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Potvin, C. (2018). Le mannequin dans la vitrine. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 30(1), 209–213. <https://doi.org/10.7202/1045601ar>

Le mannequin dans la vitrine

Julien passe et repasse devant la vitrine du grand magasin, fasciné par ce mannequin de femme nue étendue sur une chaise longue posée sur un parterre artificiel. En réalité, le corps était revêtu chaque jour d'un accessoire différent, un foulard, un bijou, un sac à mains, un chapeau, une sandale, des gants, un bandeau, une ceinture ou autre, ce qui confondait Julien au plus haut point. Pourquoi l'habilleuse (il assume qu'il doit s'agir d'une femme) choisit-elle tel ou tel article, se demande Julien, pourquoi «habiller» ce corps de ces riens qui ne couvrent jamais totalement ni les seins ni le sexe? Un sexe imberbe, neutre, fermé, occulte, remarque Julien. Hier, lorsqu'il avait aperçu une fine écharpe de soie glissant subrepticement entre les cuisses du modèle, il a imaginé un scénario tel qu'il a immédiatement quitté le lieu, inquiet de l'érection qui perçait sous le pantalon.

La fascination ou l'obsession de Julien provient de la splendeur de ce corps blanc, lisse, vierge, sans aucune trace de doigt, inatteignable (vulnérable toutefois si l'homme n'était pas situé à l'extérieur du cadre). Sa femme, d'un certain âge maintenant, affiche les marques du temps, des rides, de la cellulite, des affaissements, de grossières cicatrices qu'il n'ose pas regarder. Dérangé par la réalité de son corps, Julien exige que tous leurs ébats de nature sexuelle, pseudo amoureux, s'effectuent dans une obscurité globale. Mais ici, pour créer un effet de surimpression ou de photogénèse, croit-il, ce qui lui plaît manifestement, ou encore pour piquer la curiosité du voyeur, un immense néon projette une lumière agressive, étalant le corps en plein jour tout en réservant des zones d'ombre ici et là, dans le cou, sous le genou, derrière une hanche légèrement soulevée, sur une partie du visage parfois, les yeux surtout. On avait imaginé un décor de film et placé à l'extrémité de la vitrine un caméraman en train de tourner une scène quelconque. De façon évidente, la scène représente pour Julien le déroulement d'une sorte de vide en action se jouant dans l'équivoque d'un désir toujours

situé de l'autre côté de la caméra. Julien en est conscient, d'où sa frustration car il rêve de voir ce corps se mouvoir, telle une marionnette tirée par des fils, comme dans un dessin animé. Or, la femme ne bouge pas. Seul, un petit mécanisme fait avancer et reculer à intermittences la caméra et le réalisateur sur de petits rails installés au fond du tableau à droite.

Julien se perçoit comme un philosophe lettré dans un boudoir, un érudit circulant dans un musée en train de regarder une toile surréaliste, un Magritte par exemple ou un Man Ray. D'ailleurs, les lèvres peintes du mannequin, seul élément de maquillage, lui rappellent «*The Kiss*» qu'il a vu il y a quelques années au Musée d'art moderne de New York. Aujourd'hui, il compare son attirance à celle de Breton pour le mannequin de mode que l'écrivain qualifiait dans son *Manifeste* de «symbole propre à remuer la sensibilité humaine durant un temps». «Ouais, durant un temps», murmure ironiquement la narratrice.

Cette dernière observe Julien depuis quelque temps. Elle mesure son obsession au nombre de cigarettes qu'il allume et qu'il écrase timidement sur le trottoir. Elle songe à l'aborder mais craint sa réaction. Or, il n'a pas vraiment l'air du type violent, songe-t-elle. Elle-même n'aurait pu précisément identifier les caractéristiques de ces types violents qu'on tend à juger aimables et doux pendant longtemps avant qu'ils n'agressent leur victime. Elle décide tout de même de se tenir à distance. D'ailleurs, la narratrice n'est pas sur le trottoir aux côtés de cet homme étrange mais elle y est tout de même, en pensée, prise à son tour par cette scène dans la vitrine et la nervosité (ou la névrose, peut-être) de Julien. Après tout, toute artiste qu'elle s'imagine être, séduite par l'artifice de la représentation, elle s'intéresse d'abord au luxe des accessoires, au ravissement provoqué par les teintes et les variantes des tissus et des objets, allant du bleu sombre au mauve doux, du rose fuchsia au jaune délavé, du bigarré au ton unique, de la soie sauvage au velours, d'un chanvre rigide à la souplesse du lainage, d'un cuir redoutable à la dentelle de nylon. Une attention simultanément dirigée vers cette femme seule, triste, parmi une foule de détails. Tout ce féminin autour d'un corps presque transparent, vidé de toute émotion, un corps qui ne sue jamais malgré la chaleur de l'été, se dit-elle.

La narratrice interrompt sa rêverie et fixe maintenant, impolie, Julien, toujours en état de contemplation. Elle constate un léger mouvement des paupières, une chute de l'épaule gauche, un recul parfois, une inquiétude certes, un tremblement des lèvres. Cet homme est fou de cette femme immobile, pense-t-elle maintenant. Ce que les hommes peuvent être fous... Or, la folie n'a pas de sexe, elle le sait bien, et elle s'invente une fiction d'une femme nue tout aussi chavirée de ces regards pénétrants, de ce brouhaha sur les minuscules rails, de ces objets qui l'agacent, de son incapacité de replacer les jambes et les bras à sa guise, de ce mutisme imposé, de ce néon inquisiteur. Et voilà que la narratrice imagine ces deux personnages égarés, en plein délire intérieur, une frénésie aussi grande que celle qui l'habitait autrefois devant les grandes vitrines de Eaton's lorsque, petite fille, elle sortait magasiner avec sa mère sur Ste-Catherine.

Julien ne dispose que d'une semaine, il le sait, puisqu'on change les vitrines régulièrement. D'où son besoin de s'en mettre plein la vue. En général, les passants ne font que passer, s'interrompant à peine quelques secondes, sans même se rendre compte de ce que la scène révèle. Aujourd'hui, par hasard, quelqu'un d'autre interrompt sa marche et interpelle Julien.

- C'est bizarre, vous trouvez pas?

- Quoi?

- Ben, ce mannequin nu, insignifiant, dépourvu d'existence.

- Mais elle existe. Regardez-la bien.

- Elle ne bouge pourtant pas, à moins que ce ne soit dans votre regard. Je vous observe saliver comme un imbécile.

- Vous n'y comprenez rien et vos insultes me paraissent déplacées. Partez ou taisez-vous.

- Bon, je me tais.

La narratrice constate que les deux hommes restent accrochés à l'image. La fascination de Julien amuse le vieux monsieur qui ne comprend rien en effet à la fixation du premier. Et puis, voilà que Julien s'amuse à décrire l'action, le jeu de lumières, le mouvement de la caméra, l'érotisme presque brutal

des accessoires, la sensualité de cette femme, la pose, la manière d'être. Sur un ton de confiance, Julien raconte que tout petit, son ballon qu'il avait lancé un peu trop fort, était tombé dans la cour arrière de la voisine. Tentant de le récupérer, il avait alors aperçu une femme toute nue en train de se bronzer. La surprise et une sorte de peur l'avaient fait fuir aussitôt, oubliant le ballon sur l'herbe. Ce mannequin lui rappelle cette femme si blanche, d'une beauté perverse, étalée au soleil, les jambes entrouvertes. Ces deux corps magnifiques, celui du souvenir et l'autre, exposés sans pudeur aucune, étendus dans la lenteur du jour, inertes, invitants, n'exigent-ils pas une réponse, proclame Julien. Et le vieux monsieur de réaffirmer que cette femme lui paraît plutôt fade, impudique certes, mais totalement dénuée d'attraits. Et il laisse Julien sur ces mots.

Perplexe, Julien n'en continue pas moins de maintenir son fantasme. S'il pouvait seulement l'atteindre, il est sûr qu'il pourrait faire vibrer ce corps de femme. Fantasme du violeur, pense la narratrice. L'excitation de Julien est à son comble quand tout à coup, deux larges pans noirs descendent le long de la vitre, cachant l'objet de son plaisir. Julien entrevoit par la petite fente, au milieu du rideau, une jeune femme occupée à retirer le décor au complet. Pris de panique, ce dernier entre alors en courant dans l'établissement, trébuche sur un comptoir, renverse un étalage de chapeaux, repère la porte de la vitrine, l'enfonce, s'empare de la costumière vêtue de gants blancs et la somme de lui remettre le mannequin. Une alarme se déclenche aussitôt. Au moment où Julien serre le cou de la jeune femme, l'agent de sécurité du premier étage pénètre dans la pièce et tente désespérément de maîtriser l'intrus. Ne réussissant pas à contrôler la violence de l'homme, il attrape le tabouret de métal situé tout près et assaille brusquement à plusieurs reprises le crâne de Julien qui s'affaisse aussitôt, mort sur le coup. Une hémorragie cérébrale. Ça s'est vraiment passé ainsi.

Dans son énervement, Julien n'avait pas réalisé que le mannequin était bel et bien habillé et qu'il s'était trompé de vitrine. Il n'avait pas remarqué non plus la fenêtre grande ouverte et les piétons accumulés sur le trottoir, se régaland du spectacle. On a rapporté le drame avec effusion dans les journaux et jugé la réaction du gardien extrême, voire malencontreuse et inacceptable. La famille de Julien compte bien tenter des

poursuites contre la compagnie même si un des articles (probablement de la narratrice, elle-même journaliste) a fait état de la présence de Julien sur les lieux depuis une bonne semaine, de son attitude pour le moins étrange, d'un comportement plutôt névrotique. La femme de Julien, elle, soulagée, décide de ne pas se mêler de l'affaire et refuse de témoigner. Cause perdue.

Claudine POTVIN
Société royale du Canada/Université d'Alberta